Hermione Waterfield, and J. H. C. King, *Provenance. Twelve Collectors of Ethnographic Art in England, 1760-1990*

Somogy-Musée Barbier- Mueller, Paris-Genève, 2006

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/863>

DOI : 10.4000/jso.863

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 155-156

ISBN : 978-2-85430-010-9

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « Hermione Waterfield, and J. H. C. King, *Provenance. Twelve Collectors of Ethnographic Art in England, 1760-1990* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 124 | Année 2007-1, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/863> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.863>

À défaut de pouvoir signaler tous les résultats factuels de cette recherche monumentale, on s'arrêtera pour finir à cette autre ambition centrale du volume, étudier la culture matérielle sous l'angle d'un « système de signes sociaux » c'est-à-dire, si l'on ose emprunter ces termes à Maurice Godelier, déterminer la part de « l'idéal » dans « le matériel ». Que tous les produits de l'industrie humaine soient à un titre ou à un autre des « objets de pouvoir » ou « de prestige », c'est un lieu commun exploité de nos jours aussi bien par les marchands d'art primitif que par les vendeurs d'automobiles. Anne-Marie et Pierre Pétrequin concluent de leurs observations et de leurs collectes d'objets qu'« à travers tous ces signes matériels s'exprime le besoin de se différencier et d'exprimer son pouvoir sur les autres. » (p. 529). De leur séjour chez les Eipo, Gerd Koch (*Malingdam*, 1984) et son équipe avaient au contraire conclu à l'absence de tout « pouvoir sur les autres » dans cette société « acratique » ou « anarchique » composée d'êtres parfaitement accomplis sur le plan individuel, mais il est vrai encore préservée de toute influence extérieure. Comment est né ou s'est imposé ce « besoin » de « pouvoir sur les autres » – supposé que cette dernière expression ait partout le même sens, en Nouvelle-Guinée comme en Occident –, c'est un vaste pan de leurs préoccupations que les océanistes ethnologues disputeront sans doute à leurs collègues préhistoriens qui s'y aventurent à la faveur de leur « approche ethnoarchéologique ». On peut ainsi s'attendre à ce que le « catalogue Pétrequin » donne rapidement lieu à des développements de premier intérêt, soit dans l'exploitation du colossal matériel historique et archéologique qu'il livre aux chercheurs, soit dans l'appréciation des hypothèses ethnologiques qu'il présente à la discussion.

Gilles BOUNOURE

Hermione WATERFIELD and J. H. C. KING, 2006. *Provenance. Twelve Collectors of Ethnographic Art in England, 1760-1990*, Somogy-Musée Barbier-Mueller⁵, Paris-Genève, 176 p., bibliographies en fin de chapitre, index, très nombreuses ill. noir et blanc et couleur.

Quelque jugement qu'appelle ce petit chapitre de l'histoire « esthétique » et coloniale de l'Europe, c'est indiscutablement à l'initiative de particuliers, collectionneurs ou marchands, que les spécimens ethnographiques y ont été promus au statut d'objets d'art « primitif », et de mieux en mieux étudiés, mis en valeur ou même « en beauté » à proportion que leur cote augmentait et qu'ils suscitaient peu à peu la curiosité du grand public et des spéculateurs, notamment à raison des prix élevés qu'ils commençaient à atteindre. Entre autres effets multiples, cette évolution du « goût », à laquelle Paris doit son tout récent musée, s'est accompagnée d'un intérêt ambigu pour le cheminement de ces objets une fois parvenus en la possession d'Occidentaux, intérêt que les « cartels » de ce même musée

sont loin de décourager (« Ancienne collection Paul Guillaume », « Ancienne collection Charles Ratton », etc.). Ce livre, dont le titre reprend l'intitulé d'une rubrique désormais classique dans les notices descriptives des objets « primitifs » présentés en vente publique, rassemblant ce qu'on peut dire de leur provenance européenne (« pedigree » dans le jargon des spécialistes !), offre une contribution importante à l'histoire de la circulation des objets anciens d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique dans un pays qui fut longtemps la principale « plaque tournante » de ce secteur du marché de l'art.

En premier lieu, les Britanniques avaient accumulé un volume de spécimens ethnographiques sans équivalent dans le reste de l'Europe, du fait de l'extension et de la longévité de leur empire colonial, spécialement dans le Pacifique, avec toutes les allées et venues induites par sa mise en place et son maintien, de missionnaires, marins, fonctionnaires, commerçants ou aventuriers... Ces objets pour la plupart en mains privées ont longtemps constitué une partie du fonds de commerce des brocanteurs et autres marchands de curiosités en tout genre. Mais, comme le remarque Jeremy MacClancy (« A Natural Curiosity : The British market in primitive art », *Res*, 15, 1988, repris dans J. MacClancy ed., *Contesting Art. Art, Politics and Identity in the Modern World*, Oxford, 1997, article non cité par H. Waterfield parce qu'il sort des sujets qu'elle envisage, mais dont les analyses complètent utilement son livre), pendant tout une partie du xx^e siècle, « British social anthropologists ignored material culture and ethnologists were interested only on taxonomy ». Ces derniers, s'ils étaient en charge de musées, pouvaient ainsi être amenés à échanger des « doublons » contre des pièces susceptibles de « compléter » leurs collections, qui n'intéressaient du reste qu'une petite « coterie of dealers, collectors and curators » (MacClancy, *ibid.*). Tel est le petit monde qu'étudie et éclaire ce livre.

Longtemps directrice du département des arts africains, océaniens et américains de Christie's, Hermione Waterfield y a développé non seulement une expertise exceptionnelle à la fois d'ampleur et d'acuité, entre des aires d'expressions artistiques si variées, mais une connaissance à la fois diachronique et synchronique du « milieu » international de l'art primitif excédant très largement ce qu'exige le fonctionnement d'une maison de ventes publiques, serait-elle la première au monde. Dans ses descriptions d'objets, elle s'assura aussi pendant de nombreuses années le concours du grand africaniste William Fagg, ancien *keeper* du département ethnographique au British Museum, et l'un des premiers muséologues britanniques à s'intéresser à la valeur proprement artistique des spécimens ethnographiques. On ne peut être surpris que pour l'introduction et deux chapitres de ce livre, elle se soit ménagé la collaboration d'un autre ancien conservateur du B. M., prestigieux lui aussi, Jonathan C. H. King, auteur de travaux de référence sur l'art des Indiens d'Amérique du Nord. Réputées immorales en France, de telles synergies entre experts venus du secteur public et du monde marchand n'ont rien que

5. NB. – Aux dernières nouvelles recueillies de bonne source, l'éditeur français n'envisage pas d'édition française de ce volume.

d'ordinaire dans les sociétés anglo-saxonnes, où abondent les musées privés, à l'exemple des trois qu'étudie cet ouvrage, le Leverian Museum à la fin du XVIII^e siècle, le Pitt-Rivers Museum à la fin du XIX^e, et le Cranmore Ethnographical Museum de H. G. Beasley, dans les années 1930.

Ces seuls noms suffiraient à éveiller l'intérêt des spécialistes des arts océaniques. Dans la foulée d'Adrienne L. Kaeppler, J. H. C. King avait déjà notablement contribué à reconstituer le cheminement d'objets passés des mains de Cook et de ses compagnons à celles de Sir Ashton Lever (1729-1788), mais le chapitre que consacre ce livre à ce naturaliste excentrique apporte un éclairage nouveau, à la fois par son orientation biographique et par les documents inédits qui l'accompagnent (pp. 16-24), dix aquarelles figurant des vestiges des collectes de Cook entrés au Leverian Museum puis dispersés en 1806 avec le reste de cette collection dans une vente publique où l'empereur François Ier fit acheter plus de quatre cents lots pour son musée impérial de Vienne (I. Moschner, *Die Wiener Cook-Sammlung, Südsee-Teil*, 1955 : 136). À côté de ces objets ethnographiques de premier intérêt, J. H. C. King a raison de souligner que l'étude des spécimens zoologiques et spécialement ornithologiques qui passionnaient Lever, de loin les plus nombreux, pourrait apporter quelques données sur l'évolution des faunes endémiques des îles du Pacifique, évidemment désastreuse après le « contact » et l'introduction de nouveaux prédateurs, mais qui reste mal établie dans son détail.

Ce premier chapitre n'est évoqué ici qu'à titre d'échantillon des découvertes réservées par ce livre à ses lecteurs, même bons connaisseurs de l'histoire des collections ou du fonctionnement du marché de l'art primitif dans le dernier demi-siècle, illustré in fine par les quatre biographies consacrées aux marchands James Keggie (1901-1985), Herbert Rieser (1902-1978), Ken Webster (1906-1967) et John Hewett (1919-1994). Étant à peu près dépourvu de notes et de références détaillées, on déduirait trop hâtivement que l'ouvrage s'adresse avant tout aux coureurs de salles de ventes, aux marchands et aux collectionneurs férus de « provenances » parfois par snobisme ou goût de l'anecdote, le plus souvent par recherche de garanties sur des « marchandises » de plus en plus coûteuses et exposées à la manipulation ou à la contrefaçon. Comme sa lecture l'atteste, ce livre repose sur de longues enquêtes, faites non seulement d'entretiens ou de correspondances, mais de recherches dans les fonds des musées et d'analyses d'archives diverses, riches de données inédites mais rébarbatives : on ne reprochera

pas à H. Waterfield d'avoir résumé la correspondance commerciale d'Oldman ou les livres de comptes de Ken Webster, ni d'avoir composé un livre à la fois savant et de lecture aisée. Il faut certainement lui être reconnaissant de s'être procuré et d'avoir reproduit in extenso les pages inédites de Douglas Newton narrant comment le marchand John Hewett l'a éveillé aux arts de la Nouvelle-Guinée, un soir de 1949 (pp. 153-156).

Dans ce même chapitre final, H. Waterfield révèle (p. 163) qu'Hewett se gardait de partager « with his clients the histories of the objects he sold – indeed he often removed vital labels – but everyone hoped he had kept records » (et il n'a pas laissé d'archives !). Aujourd'hui que les « labels » et autres étiquettes semblent parfois plus recherchés ou cotés que les objets eux-mêmes, l'allégation d'une provenance prestigieuse dépourvue de confirmation matérielle (telle qu'une pauvre étiquette parfois « nomade » !) pouvant même faire soupçonner tout à la fois l'argument de vente, le marchand et l'authenticité de la pièce qu'il propose, cette habitude qu'avait Hewett de brouiller les pistes pourrait paraître insensée ou obsolète à qui ne connaît que superficiellement le marché de l'art (les autres aussi ?), ses coutumes et son besoin essentiel de mystère. Dans les années 1970 et 1980, personne qu'Hewett n'était mieux au fait du prix attaché à la « provenance » des objets : « Many artifacts collected on Captain Cook's voyages passed through his hands », insiste H. Waterfield, qui rapporte comme il se faisait un plaisir d'exciter la curiosité d'A. L. Kaeppler sur leur cheminement, sans jamais consentir à lui révéler ce qu'il savait.

Rien de plus actuel que ce type d'attitude « commerciale ». Pourquoi les marchands désarmeraient-ils, même devant les savants les plus confirmés ? Le livre d'H. Waterfield (« ex-Christie's ») n'en est plus remarquable, non pas seulement d'avoir dévoilé autant qu'elle le pouvait, sans réveiller les morts ni faire trembler les vivants dépositaires de nombreux petits secrets, le cheminement de certains grands objets (pour l'Océanie, par exemple, la splendide « tino » de Nukuoro de l'actuelle collection Ortiz, « ex-Oldman, ex-K. Webster », p. 146), mais d'avoir exploré, avec une clarté, une prudence et une franchise très étudiées, l'histoire de cet entre-deux (banal aujourd'hui) entre marchands et savants spécialisés dans « l'art primitif », et réputé « simoniaque » dans ce pays-ci. De ce strict point de vue, car il ne s'agit que de quelques pages de l'histoire de l'Océanie et de l'Europe, on se sent ramené au temps du Voltaire des *Lettres anglaises*, où il faut des livres comme celui-ci pour entrevoir des éléments de réalité sociale et historique dont, autrement, la connaissance n'aurait pas franchi la Manche ou nos autres frontières.

Gilles BOUNOURE